

De la science dans la fiction

par Elisa Brune

Outre la SF, qui fantasme sur l'avenir des sciences, il y a aussi la fiction tout court, qui les décline au passé ou au présent. Les romanciers ont la liberté de l'imaginaire. Et la faculté de rendre les aventures de la science passionnantes.

Le physicien Richard Feynman, à qui l'on demandait de résumer ses recherches en trois minutes pour la radio, répondit que si cela avait été possible il n'aurait pas reçu un prix Nobel. La nature du discours scientifique est d'être complexe et articulé. Comment donc des romanciers pourraient-ils s'emparer d'un matériau si difficile d'accès ? C'est que l'écrivain est libre de traiter son sujet à sa guise : partiellement, partialement, au gré de son scénario et de sa volonté. Il ne démontre pas, il montre. Il recompose les éléments de la réalité selon ses propres lois. Il choisit ses thèmes dans tout ce qui frappe son imagination et, surtout, il les "métabolise", tel un système digestif. Marcel Proust, qui aimait les métaphores empruntées au domaine scientifique, ne disait-il pas "Inclure de la théorie dans le roman, ce serait comme de laisser les étiquettes avec les prix sur les bibelots" ?

Les uns et les autres

Si l'écrivain choisit d'"exploiter" le milieu scientifique, ce n'est généralement pas sans arrière-pensée. Selon Christine Maillard, professeur de littérature et de civilisation allemandes à l'Université March Bloch (Strasbourg-FR), on peut relever deux grands types de motivation. Un premier groupe rassemblerait les auteurs d'une critique sociale, idéologique ou individuelle de la science. Celle-ci est analysée dans ses impacts sur le lien social, les équilibres écologiques, les choix éthiques, ou la santé psychique des individus. Le scientifique y est volontiers présenté comme un homme souffrant de graves troubles psychologiques et incapable d'entrer en relation avec ses semblables. Le romancier tire la sonnette d'alarme et met en garde contre les excès d'un certain scientisme. Ainsi, des auteurs comme Michel Houellebecq (*Les particules élémentaires*), Zadie Smith (*Sourires de loup*), Bernard Werber (*L'ultime secret*), David Lodge (*Pensées secrètes*), font-ils tous état des conséquences "déshumanisantes" d'une science poussée jusque dans ses derniers développements.

Une seconde tendance réunirait des écrivains se livrant à une enquête d'ordre plus philosophique sur la nature de la connaissance scientifique, ses limites, ses liens avec d'autres types d'approches, voire sur la nature de la réalité elle-même, sur son unité ou sa "connaissabilité". C'est la légitimité même de la démarche scientifique qui est interrogée ainsi que son statut par rapport à d'autres activités humaines. Cette voie a rassemblé de très grandes peintures littéraires, notamment Robert Musil (*L'homme sans qualité*), Thomas Mann (*La montagne magique*), Hermann Broch (*Les somnambules*), Georges Perec (*La vie mode d'emploi*), Raymond Queneau (*Petite cosmogonie portative*), Umberto Eco (*Le pendule de Foucault*).

La liberté de cohabitation

Dans une attitude comme dans l'autre, critique ou épistémologique, le romancier prend la liberté de mettre en relation des savoirs provenant de sources diverses. Il rassemble dans un même espace narratif des disciplines que l'organisation académique sépare complètement. L'écrivain anglais Percy Shelley estimait que l'une des tâches de l'écrivain était d'absorber les nouvelles connaissances scientifiques et de les transformer en de nouvelles racines pour la pensée humaine. "C'est-à-dire, poursuit Christine Maillard, que le roman est peut-être, par vocation, ce lieu transdisciplinaire que les scientifiques appellent de leurs vœux alors qu'ils se lancent dans des spécialisations de plus en plus poussées." "Depuis que la science se défie des explications générales, comme des solutions autres que sectorielles et spécialisées, la littérature doit relever

un grand défi et apprendre à nouer ensemble les divers savoirs, les divers codes, pour élaborer une vision du monde plurielle et complexe", notait Italo Calvino.

C'est ce que s'emploient à faire certains romanciers contemporains dans de grandes fresques aux multiples facettes. Dans *Habitus*, James Flint relie des concepts mathématiques et informatiques à des idées tirées de la spiritualité, des jeux de hasard, de la biologie ou de la psychologie, tandis que Harry Mulischi, dans *La découverte du ciel*, mêle archéologie, astronomie, musique et religion. La littérature renvoie ainsi les scientifiques à leur propre image, apportant la critique là où manque l'autocritique et, d'autre part, elle interroge la connaissance scientifique dans le contexte plus large de la pensée humaine et non à l'aune de ses propres critères.

Ce qui est vrai pour les disciplines est vrai aussi pour les différents niveaux de la pensée. Là où les sciences séparent, trient, épurent et simplifient artificiellement, le roman reste fidèle à l'enchevêtrement inextricable du réel. Pour Jean-François Chassay, professeur à l'université du Québec à Montréal, "l'activité de la pensée scientifique n'est pas faite que de raison, mais aussi d'autres ingrédients, souvent très insaisissables, parfois particulièrement triviaux. Passer des équations de Schrödinger aux jambes d'Yvonne n'est pas très *noble* sans doute. Mais la trivialité est un ingrédient du fonctionnement de la pensée, celle-ci ne pouvant exister sans mélanges". Autrement dit, le roman est un espace suffisamment "brouillon" pour que les savoirs et les émotions y communiquent librement. Il serait un peu le tronc commun dont partiraient les différentes branches correspondant aux savoirs organisés, au risque de se perdre de vue.

"Qu'il y ait racine commune, on s'en convaincra aisément, continue Jean-François Chassay. Toute la démarche scientifique n'est-elle pas construite autour de la notion d'hypothèse ? Et qu'est-ce qu'une hypothèse, sinon une fiction, jusqu'au jour où une expérience adéquate la confirme ou l'infirme ? En ce sens, on pourrait dire que la science est fille de la fiction. Elle prendra des voies spécifiques, bien sûr, pour explorer ses intuitions, mais il reste qu'un scientifique sans hypothèse est aussi démuné qu'un écrivain sans imagination."

Des vies et des aventures

Face aux publications spécialisées, le roman a l'avantage de toucher un public autrement large. Il suffit de songer à la manière dont Jostein Gaarder (*Le monde de Sophie*) a "vulgarisé" la philosophie. De même, l'auteur capable de raconter la science en mots, en histoires, en intrigues, se met en mesure de renverser les résistances et de passionner pour les fourmis ou pour la conquête de Mars ceux-là même qui avaient exécré leurs manuels de science. A bien y regarder, la science "est" un roman, mais les pratiques de communication et d'enseignement se bornent trop souvent à en transmettre des résultats aseptisés. Pour retrouver sa dimension narrative et aventureuse, il suffit de se plonger dans Bertolt Brecht (*La vie de Galilée*), Michael Frayn (*Copenhague*), Daniele Del Giudice (*Atlas Occidental*), Michael Paterniti (*Driving Mr Albert*) – et bien d'autres, qui traduisent et communiquent la passion de leurs personnages. Passion sans laquelle la science – toute raisonnable se déclare-t-elle – ne serait rien.

http://ec.europa.eu/research/rtdinfo/special_as/article_817_fr.html